MARTIN Jean-Paul & PALLUAU Nicolas (dir.). *Louis François et les frontières scolaires. Itinéraire pédagogique d'un inspecteur général (1904-2002)*

Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2014, 152 p.

François Jacquet-Francillon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rfp/4869>

DOI : 10.4000/rfp.4869

ISSN : 2105-2913

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2015

Pagination : 153-154

ISSN : 0556-7807

Référence électronique

François Jacquet-Francillon, « MARTIN Jean-Paul & PALLUAU Nicolas (dir.). *Louis François et les frontières scolaires. Itinéraire pédagogique d'un inspecteur général (1904-2002)* », *Revue française de pédagogie* [En ligne], 192 | juillet-août-septembre 2015, mis en ligne le 30 septembre 2015, consulté le 21 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rfp/4869> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rfp.4869>

MARTIN Jean-Paul & PALLUAU Nicolas (dir.). *Louis François et les frontières scolaires. Itinéraire pédagogique d'un inspecteur général (1904-2002)*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2014, 152 p.

Ils sont sans doute trop rares les livres qui, comme celui-là, retracent pour le public des chercheurs et des enseignants l'« itinéraire » c'est-à-dire l'œuvre de ces personnalités qui ont été des acteurs marquants de notre histoire scolaire, mais dont le nom ne figure pas au fronton de nos établissements publics. En effet, à lire cette série d'études sur Louis François¹, professeur d'histoire et géographie dès les années 1920, puis inspecteur général de 1945 jusqu'aux années 1970, nous découvrons ou plutôt nous revisitons un pan entier des discussions et des évolutions pédagogiques de l'entre-deux-guerres et de l'après-guerre, dont chacun sait l'importance qu'elles ont eue, puisqu'elles sont toujours objet d'interrogations aujourd'hui.

Une première originalité de la carrière de Louis François, sur laquelle les directeurs de l'ouvrage insistent à juste titre, tient à ce qu'il a été dans sa jeunesse membre et très engagé dans une organisation scoute (laïque), les Éclaireurs de France, qui a beaucoup influencé sa formation. L'étude de Nicolas Palluau, « Jeunesse d'un réformateur », ainsi que celle de Marie Dercourt-Terris, « Agrégé et chef scout », évoquent avec précision l'ensemble des circonstances et des conséquences de cette phase biographique primitive. L'intéressant est que cette adhésion, et les convictions qui s'y rattachent, expliquent en grande partie la pensée et l'action de Louis François, c'est-à-dire ses choix et, en général, la perspective éducative dans laquelle il a inscrit son exercice et ses missions. Louis François apparaît ainsi comme un représentant typique de cette catégorie d'acteurs de la haute administration scolaire qui, dans la seconde moitié du xx^e siècle (comme son ami Gustave Monod, directeur du Second degré à la même époque), ont été animés autant par des espérances d'évolution pédagogique liées à l'éducation populaire et, de ce fait, inspirées par l'Éducation nouvelle et les méthodes actives, que par des conceptions et des sentiments républicains traditionnels si l'on peut dire – attendus chez des fonctionnaires accomplissant une fonction auprès des professeurs d'un côté et des instances gouvernementales d'un autre côté.

Louis François a en outre connu l'expérience dramatique de la Résistance et de la déportation (expérience relatée par N. Palluau dans un autre article, fort bienvenu, de l'ouvrage). Ceci explique d'autres aspects de sa trajectoire professionnelle, en particulier son activité à la tête du Concours national de la Résistance et de la déportation, de 1964 à 1994 (concours auquel ont participé des dizaines de milliers d'élèves depuis les années 1970 – voir la contribution de Denis Mazzucchetti); de même que son soutien au système des bourses de voyage dites Zellidja (fondées par Jean Walter sur les revenus de son exploitation minière au Maroc, comme nous l'apprend Éric Passevant); ou encore son investissement dans la création des « clubs UNESCO », émanation de la Fédération française des clubs UNESCO, une association œuvrant au rapprochement entre les jeunes des différentes nations (cf. Mathias Gardet, « Les clubs UNESCO entre ordre lycéen et mouvement de jeunesse »). C'est au sortir de la guerre, d'ailleurs, le 1^{er} août 1945, que Louis François est nommé chargé de mission auprès de l'inspection générale, et qu'il intègre ce corps à la suite.

Sur le plan de ce qu'on peut appeler la réforme pédagogique, en n'accordant à cette expression qu'un sens informel, Louis François a d'abord été un acteur très attentif à l'évolution des contenus d'enseignement et à leur programmation didactique. Dans un premier temps, comme professeur (il fut reçu à l'agrégation d'histoire et géographie en 1927), il s'est consacré à diverses études de géographie, puis, comme inspecteur général, au-delà de son propre enseignement dans cette discipline, il s'est montré soucieux aussi bien du second degré (concevant que la géographie n'était pas sans rapport avec le projet des clubs UNESCO) que du premier degré, pour lequel il rédigea avec un inspecteur primaire, Marc Villin, une série de manuels adaptés aux différents niveaux de la scolarité – cette production remarquable est analysée par Jean-Pierre Chevalier (« Écrire et enseigner la géographie scolaire »). En histoire, domaine principal de son activité comme inspecteur général, il participe, dans le même esprit d'innovation et d'adaptation du système éducatif, aux discussions relatives aux contenus et à la réorientation des curricula, pour employer le vocabulaire actuel, dont on estime alors qu'ils doivent désormais admettre la modernité sociale et savante (cf. Patricia Legris, « Une conception paradoxale de l'histoire scolaire »). C'est ainsi qu'il entre en 1952 dans un comité international chargé d'étudier les possibilités d'enseignement des sciences sociales; et qu'il y soutient – ou

1 Contributions, aux côtés des directeurs de l'ouvrage, de Jean-Pierre Chevalier, Marie Dercourt-Terris, Mathias Gardet, Patricia Legris, Denis Mazzucchetti, Éric Passevant, Régis Revenin.

en retire – la conviction que l’ouverture de l’histoire-géographie à ces disciplines, son enrichissement par les nouveaux savoirs de la société, sont devenus nécessaires. C’est une question récurrente depuis lors, on en conviendra, quoiqu’elle restera longtemps sans solution concrète – on la retrouvera clairement posée par la commission Braudel de 1968-1969, à laquelle Louis François sera également associé.

Une autre préoccupation que Louis François assume de manière « innovante » concerne l’éducation sexuelle, au sujet de laquelle il a été chargé d’un important rapport après la guerre, suite à un arrêté ministériel de mars 1947 (ce texte est analysé par Régis Revenin dans l’article « De l’éducation sexuelle : le rapport de 1948 »). Mais une intervention encore plus remarquable porte sur l’instruction civique, que Louis François a entrepris de renouveler, à destination des lycéens. Personne n’ignore que ce problème est lui aussi toujours posé de nos jours, et dans les mêmes termes. Certes, en ce domaine comme dans les autres, nous explique Jean-Paul Martin (dans l’article « Éducation civique et tradition républicaine »), les discussions et les projets ne furent pas toujours suivis d’effets ; mais si l’on considère les encouragements réitérés de Louis François auprès des professeurs et ses incitations à reprendre certaines démarches des méthodes actives (enquêtes, travaux de groupes, etc.), on s’aperçoit que, sur ce terrain du civisme, de telles interventions ont promu une véritable alliance, substantielle, et encore à l’ordre du jour (même si elle est d’avance refusée par certains courants hostiles), des valeurs républicaines et des principes de l’Éducation populaire et de l’Éducation nouvelle.

Tout aussi significative est donc l’entreprise de Louis François sur le terrain des méthodes d’enseignement. L’ensemble des études proposées dans ce livre dessine bien, en effet, sa prédilection pour l’Éducation nouvelle, jamais démentie depuis sa précoce adhésion au scoutisme, et qu’il a donc investie dans les différents secteurs et aux différents moments de son activité pédagogique, au risque, comme l’indique le titre de l’ouvrage, de brouiller certaines « frontières » c’est-à-dire aussi de se positionner au bord de cet ordre scolaire qu’il avait officiellement mission de protéger. Dès les années 1930, Louis François situe sa réflexion d’enseignant et de pédagogue dans ce cadre qui promeut le collectif, le travail en équipe, la coopération, comme le montre un article publié en 1937 dans *l’Information pédagogique* sur « Le système d’équipe dans une classe d’histoire et géographie de lycée de garçons » (l’une de ses classes, à Marseille). C’est d’ailleurs ce qui le fait approuver les

réformes de Jean Zay, qui prônent ces méthodes notamment au travers de l’instauration des loisirs dirigés, en 1937. Plus tard, comme inspecteur général d’histoire et géographie, on voit Louis François faire valoir auprès des professeurs les mêmes références, qu’il a lui-même expérimentées dans sa pratique (sans toutefois renoncer au cours magistral pour les grands élèves).

Un des constats très utiles et stimulants que ces études nous conduisent donc à faire, c’est celui de la possibilité d’une synthèse des valeurs républicaines, de l’Éducation populaire et des techniques de l’école active – principes modérément et prudemment affirmés en l’occurrence. Est-ce que cette synthèse n’aura été possible que dans les conditions de l’après-guerre et des années 1960 et 1970 ? Voilà l’un des intéressants débats que ce livre pourrait donner l’occasion d’ouvrir.

François Jacquet-Francillon
Université Charles-de-Gaulle-Lille 3

VYGOTSKI Lev. *Histoire du développement des fonctions psychiques supérieures*, traduit du russe par F. et L. Sève. Paris : La Dispute, 2014, 600 p.

Cette traduction d’un des textes majeurs de Lev S. Vygotski, que l’on doit à Françoise et Lucien Sève, est un apport précieux pour qui s’intéresse aux dimensions culturelles du développement de l’enfant. En effet, bien que ce texte soit antérieur à l’ouvrage de référence du même auteur, *Pensée et Langage*, et qu’il soit à certains égards moins abouti et plus difficile à lire que ce dernier, il constitue une des présentations les plus complètes non seulement de ses principales orientations et références théoriques, mais aussi, et peut-être surtout, de quelques-unes de ses implications méthodologiques et mises en œuvre empiriques (Van Der Veer & Valsiner, 1991, p. 188).

L’ouvrage, de près de 600 pages, introduit par une mise en perspective très éclairante de Lucien Sève, se présente en deux parties : les cinq premiers chapitres, qui font la moitié du livre, présentent les grandes lignes de l’approche « historico-culturelle » (même si cette expression n’est pas de Vygotski) du psychisme humain ; les dix autres des analyses de données concernant les processus culturels par lesquels « les fonctions psychiques supérieures » se développent. Auxquelles